

Déplacements et mutations de la religion dans le Québec contemporain

Guy Ménard
Département des sciences religieuses
Université du Québec à Montréal

Le recensement de 2001 mettait en lumière des données à première vue assez paradoxales en ce qui a trait à l'appartenance religieuse des Canadiens et des Québécois. On y apprenait par exemple que si le Québec enregistre le plus faible taux de *pratique* au pays, il demeure en revanche, juste après Terre Neuve, la province où le moins de gens se disent “ sans religion ” (5,6 %, par rapport aux 16,2 % de la moyenne canadienne). Plus encore : on y constate qu'une large majorité de ces Québécois qui désertent de plus en plus la messe — 83,2 %, pour être plus précis — s'identifient toujours à la religion catholique romaine. De quoi faire sourciller aussi bien la génération du *Déclin de l'empire américain* que celle des *Invasions barbares*...

“ Paradoxe ” québécois ? Le problème pourrait bien être plutôt ailleurs, et notamment dans le choix méthodologique de Statistiques Canada qui aborde la question religieuse par l'unique biais de l'appartenance et de la pratique *institutionnelles* de nos concitoyens. Un tel choix fait d'abord apparaître une *contradiction* entre l'appartenance déclarée et la pratique avouée — et nous laisse ainsi avec l'embarrassante question de savoir ce que peut bien signifier une “ religion ” que l'on ne pratique presque plus, à laquelle on ne croit plus guère, et dont on ignore plus ou moins les préceptes moraux. Mais il laisse également dans l'ombre un grand nombre d'indices qui donnent à penser que l'on peut repérer bien d'autres formes d'expérience religieuse chez nos concitoyens, en ce début de millénaire — pour peu que l'on aborde le facteur religieux de manière moins uniquement traditionnelle. Qu'est-ce à dire ? Au cours de l'hiver 2003, par exemple, l'engouement de millions de Québécois pour le phénomène *Star Académie* relevait d'une ferveur qu'il est fort tentant de considérer comme *religieuse* — mais d'une manière qui échappe totalement, bien sûr, aux catégories de Statistiques Canada. Et si la “ pratique ” traditionnelle semble avoir de moins en moins la cote, il en va tout autrement pour bien des nouvelles formes rituelles qui fascinent un nombre croissant de nos contemporains, des tatouages aux jeux de rôles, en passant par les grandes liturgies sportives et les méga concerts rock. Et que dire de ces 20 000 Canadiens qui, lors du dernier recensement, se sont déclarés adeptes de la religion... Jedi !

Repenser la “ religion ”

Depuis plus d'une centaine d'années, les chercheurs en sciences de la religion ont tenté de dégager les structures et les caractéristiques *essentiels* du religieux, et en les distinguant de ses éléments plus *accessoires*, c'est-à-dire qu'on ne retrouve pas forcément dans toutes

les formes religieuses historiques. (La figure de “ Dieu ”, par exemple, aussi étonnant que cela puisse à première vue paraître, est en fait apparue assez tardivement dans l’histoire des religions — et elle est loin d’être présente dans toutes.) Muni d’un tel outil, la recherche a ainsi pu mettre en lumière le fait que l’on retrouve de plus en plus ces caractéristiques essentielles de la religion dans une grande diversité de sphères de la culture actuelle vers lesquelles, désertant en quelque sorte les lieux plus traditionnels, l’expérience religieuse d’un nombre croissant de nos contemporains tend à *se déplacer*.

De telles perspectives bousculent assurément notre conception spontanée de la religion. Elles nous invitent en fait à nous donner de celle-ci une conception beaucoup plus large et plus englobante, désancrée des seules institutions historiques — et surtout, peut-être, dégagée de longs siècles de définition essentiellement judéo-chrétienne (voir notamment Ménard, 1999).

On se tromperait pourtant si l’on déduisait de ce qui précède un pur et simple *retour* à la religiosité de nos ancêtres. Celle qui taraude nos contemporains porte en effet profondément la marque des valeurs et des idéaux de la modernité, voire des ruptures de ce que plusieurs désignent en parlant de *postmodernité*. Si l’on peut soutenir que les Québécois d’aujourd’hui sont *aussi religieux* que leurs parents — et que leurs ancêtres —, force est de reconnaître qu’ils le sont d’une manière qui se laisse de moins en moins saisir par les seules catégories traditionnelles de la religion ; d’une manière dont il importe dès lors de dégager les principales *caractéristiques* qui permettront de repérer le phénomène là où il se trouve.

Une religion fragmentée

Parmi ces caractéristiques, il y a tout d’abord lieu de signaler l’aspect de plus en plus éclaté du paysage religieux contemporain. Et l’observation apparaît d’autant plus importante que nous avons longtemps été habitués à considérer le Québec comme une société très homogène à cet égard (francophones catholiques, anglo-protestants...)

L’une des sources de cette fragmentation tient vraisemblablement à ce que le philosophe Jean-François Lyotard (1979) appelait l’effritement des “ grands récits ” (ou des grands mythes) fondateurs, au profit d’une multitude de nouveaux récits d’ampleur généralement beaucoup plus modeste (dans leur longévité, sinon dans l’impact qu’ils ont sur la vie de ceux qui y adhèrent). Cet effritement se constate aussi bien dans le cas des grands récits religieux traditionnels (celui du christianisme, notamment) que dans celui des grands credos issus de la modernité (la croyance au Progrès inéluctable, le mythe de la toute puissance de la Raison, etc.). Ces anciens grands récits ne disparaissent certes pas complètement du paysage de la culture : on continue de lire la Bible, plusieurs mettent toujours leur espoir dans les miracles du progrès technique, et tous n’ont pas renoncé, il s’en faut, à voir un jour poindre l’aube bénie d’un Québec souverain. Il semble bien, en revanche, que ces grands mythes, jadis porteurs des espoirs de vastes collectivités, aient perdu leur capacité d’unifier les croyances et les espoirs de larges pans de nos concitoyens et de mobiliser ceux-ci en vue de l’action. Dans le supermarché des visions du monde qu’est devenue notre culture, en outre, on y cherche de moins en moins “ la ” vérité (unique et exclusive), et bien davantage “ une ” manière de dire le *sens* (du monde, de la vie) ; une

manière *parmi d'autres*, compatible et combinable *avec d'autres*.

Une religion “ à la carte ”

Dans un ouvrage paru en 1987 sous le titre *Fragmented Gods*, le sociologue Reginald W. Bibby mettait déjà en lumière la complexité croissante du paysage religieux canadien. La traduction française de son livre — *La religion à la carte* — suggère un autre trait important du vécu religieux contemporain. Celui-ci apparaît en effet marqué par un fort *éclectisme*, c'est-à-dire par le fait de tenir à choisir soi-même les croyances et les valeurs auxquelles on adhère, plutôt que de se les voir imposer par quelque autorité (Églises, appareils politiques, syndicats, famille, etc.).

Les nouvelles cristallisations religieuses de notre époque s'élaboreraient ainsi largement au moyen d'un *bricolage* parfois aussi étriqué qu'étonnant, faisant appel aux matériaux les plus divers. Les anciennes références religieuses traditionnelles, là non plus, ne disparaissent pas complètement — ce qui peut d'ailleurs contribuer à induire en erreur certaines de nos perceptions quant à la vitalité des institutions dont elles proviennent. Elles donnent cependant l'impression de s'être largement désancrées de ces institutions qui les géraient jadis (Églises, etc.). Tout se passe comme si leurs éléments constitutifs (représentations, symboles, rituels, etc.) étaient devenus flottants, délestés des dogmes qui en assuraient autrefois la cohérence, disponibles à toutes sortes de nouvelles combinaisons et de réinterprétations inédites. Tel se confectionnera ainsi une croyance religieuse à sa convenance, greffant à un vieux fond chrétien défalqué de ses “ irritants dogmatiques ” (la Trinité, l'Enfer...) des éléments de spiritualité orientale (la réincarnation, le yoga ou la méditation transcendante), un soupçon de mystique *New Age*, un zeste d'astrologie... ; tel autre “ magasinera ” sans vergogne, de groupes de croissance en “ nouvelles religions ”, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une “ niche ” religieuse correspondant à peu près à sa quête (de sens, d'identité ou d'appartenance), sans voir de “ contradiction ” ou d’“ incohérence ” dans sa démarche.

Un réenchantement rituel

S'il est par ailleurs un autre trait de notre époque qui nous oblige à remettre en questions certaines prédictions de la modernité, c'est bien sa disponibilité à ce qu'on pourrait appeler un *réenchantement du monde* par le rituel. On sait à quel point le Québec des années 60 et 70, notamment, a pu violemment rejeter l'idée même de toute ritualité, y voyant la quintessence de la rigidité institutionnelle étouffante, obstacle à toute liberté, ennemie de toute spontanéité créatrice. Du rituel, on mettait également en doute l'efficacité purement *symbolique* — de plus en plus éconduite au profit de la rationalité scientifique et de la performativité technique.

Force et cependant d'admettre que ce début de millénaire, chez nous comme ailleurs, se présente tout autrement. Nos contemporains y sont en effet plus que jamais, dirait-on, demandeurs de ritualités de toute sorte. Celles-ci, cependant, comme les mythes et les grands récits dont il vient d'être question, se sont pour une large part affranchis des arrière-fond théologiques et des contrôles institutionnels.

L'absence d'« alternatives » fait qu'un nombre non négligeable de Québécoises et de Québécois continuent certes d'avoir recours aux services des institutions religieuses traditionnelles pour la célébration des rituels entourant les grands *passages* de la vie (naissance, vie commune, mort). On constate néanmoins, un peu partout dans la culture, bien des initiatives qui cherchent à réinventer ces rituels hors de toute tradition religieuse établie. On se souviendra par exemple des obsèques de la comédienne Marie-Soleil Tougas, il y a quelques années, ou de celles de Jean-Paul Riopelle et de Pierre Bourgault qui, bien qu'ayant eu lieu dans une église, se déroulèrent néanmoins sans aucune référence chrétienne. Les entreprises funéraires ont d'ailleurs développé depuis quelques années une expertise visant à offrir à leur clientèle, de plus en plus diversifiée, ce qu'il faut bien, ici encore, appeler des rituels funéraires « à la carte ». Le phénomène, sans être encore massif, s'étend par ailleurs aussi aux mariages — dont la ritualisation se colore de tous les engouements de notre temps, des ambiances médiévales aux grands espaces du plein air. Des entreprises spécialisées dans la vente de ballons et autres articles de *partys* proposent même aujourd'hui des rituels d'accueil de nouveaux nés à des parents qui souhaitent ritualiser cet heureux événement mais ne se retrouvent plus dans la liturgie traditionnelle du baptême.

Au-delà de ces grands rites *de passage*, c'est à vrai dire toute l'existence qui semble redevenir disponible à ce que le sociologue Claude Rivière (1995) appelait « le plaisir du rituel sans la contrainte du dogme ». Songeons, en vrac et pêle-mêle, à l'engouement de plusieurs pour les jeux de rôles hyper ritualisés, de type *Donjons et Dragons*, surtout lorsqu'ils sont pratiqués « grandeur nature » et vont, pour leurs adeptes, bien au-delà du simple passe-temps ludique. Songeons encore à la fascination qui en amène plusieurs à se couler dans une ritualisation inspirée par divers univers issus de la fiction littéraire ou cinématographique : clairs-obscur gothiques d'Ann Rice, mondes fantastiques de Tolkien ou de George Lucas, etc. Observons aussi la place qu'occupent de nos jours les tatouages et autres marquages corporels dans l'imaginaire fortement ritualisé de plusieurs, et notamment de bien des jeunes ; signalons encore (les parents d'ados en seront d'emblée convaincus) la prodigieuse importance *initiatique* qu'a prise chez nous le bal des finissants du Secondaire V depuis quelques années ; et arrêtons-nous un moment à cette passion pour les voyages eux aussi à forte valence initiatique qui pousse bon nombre d'adolescents et de jeunes adultes à quitter le confort de leur banlieue pour entreprendre ainsi une démarche aussi décisive et ritualisée que les pèlerinages de jadis à Compostelle — ou Katmandou.

Dans un monde où les liturgies des institutions traditionnelles ne suscitent guère plus l'adhésion que les grands récits qu'elles avaient pour fonction de garder vivants, il n'est pas si étonnant de retrouver, dans l'expérience rituelle contemporaine, ce même éclectisme bricoleur dont se nourrit de plus en plus la religiosité de notre temps.

Une religiosité tribale

Le Québec, comme les autres sociétés traditionnelles, a connu jadis une vie religieuse fortement collective et communautaire, dont il était pratiquement impossible de s'abstraire, on le sait, sans risquer l'ostracisme et le rejet social. La modernité, notamment à travers la réforme protestante (qui a d'ailleurs fini par déteindre sur la sensibilité des catholiques eux-mêmes), a promu pour sa part une expérience religieuse beaucoup plus personnelle, voire

beaucoup plus privée, tout à fait en phase avec l'*individualisme* moderne. De nombreux indices donnent cependant à penser que, dans sa manière d'être religieuse, notre époque se distingue aussi bien de l'une que de l'autre forme : ni lourdement grégaire, ni farouchement individualiste, elle adopterait plutôt les traits de ce que d'aucuns ont proposé d'appeler *néo-tribalisme*. Par là, il y a lieu d'entendre une forme d'être-ensemble mouvante et non exclusive, relativement peu contraignante mais fortement attirante, fondée sur l'affectivité et les affinités identitaires bien plus que sur les identités traditionnelles, les intérêts rationnels ou la pure subjectivité individualiste.

Le tam-tam dominical du Mont Royal, à Montréal, en offre une illustration assez convaincante. Cette célébration réunit hebdomadairement ses " fidèles " selon une très souple combinatoire qui transcende les frontières ethno-linguistiques et même générationnelles. Elle se fonde essentiellement sur l'émotion immédiate et fusionnelle de l'être-ensemble portée et nourrie par des rythmes musicaux eux-mêmes largement métissés de " world beat ". Mais on en retrouverait sans peine la présence de cette religiosité " tribale " dans bien d'autres lieux de la culture actuelle, que ce soit autour du culte voué à telle ou telle idole artistique ou sportive (pensons de nouveau au phénomène *Star Académie*, évoqué au début de ces pages), dans les bandes de jeunes ou les groupes du Nouvel Âge, chez les jeunes accros de *Star Trek* ou les vieux fans d'Elvis — à moins que ce soit... l'inverse ! Et que dire de ces *raves* qui ont profondément marqué les comportements de larges secteurs de la jeunesse au cours des années 90, et dans lesquels plusieurs n'ont pas manqué de repérer une ritualité extatique fortement dionysiaque ?

Le caractère mouvant et non exclusif de l'appartenance à ces nouvelles " tribus " a en outre ceci d'intéressant qu'il rend tout à fait possible l'adhésion simultanée à *plus d'une* constellation de religiosité " tribale ". Tel mordru du tam-tam se retrouvera par exemple aussi, à un autre moment de la semaine, avec d'autres adeptes passionnés de " jeux de rôles " ou d'arts martiaux japonais ; il pourra tout aussi bien fréquenter un *chat* dédié à la saga de *Seigneur des Anneaux* ou un cercle de fidèles raéliens, passant sans heurt d'un univers à l'autre, se glissant chaque fois dans la sémantique et la syntaxe d'une ritualité différente, sans autodafé ni apostasie.

Une religiosité *light*

Ce dernier aspect du néotribalisme contemporain permet d'ailleurs d'enchaîner sur un autre trait caractéristique de la religiosité de notre époque, et qu'avec prudence on pourrait appeler sa *légèreté*. Force est en tout cas de reconnaître que l'on ne retrouve généralement pas dans le vécu religieux actuel la *gravité* austère et rigide qui a largement caractérisé les grandes religions et les grandes idéologies de l'Occident, du christianisme au marxisme, en passant par toutes les variantes de la " religion de l'Humanité ". Il eût en tout cas été difficile d'imaginer, il y a quelques décennies à peine, un cardinal archevêque participer à une émission de variétés estivale et y évoquer ses conversations avec " son grand chum " Jésus.

Il est en outre significatif à cet égard que l'une des formes religieuses traditionnelles qui ont connu le plus de popularité dans l'Occident des dernières décennies, y compris au Québec, ait été le *bouddhisme*, représenté par un certain nombre de maîtres spirituels mais

peut-être d'abord par la figure très médiatisée du Dalai Lama. On peut en tout cas faire l'hypothèse que l'absence de rigidité dogmatique et morale de cette tradition et même la place qu'y tient l'*humour* se sont trouvées particulièrement “ en phase ” avec la sensibilité religieuse de notre temps.

Ni excommunication, ni contention, donc, ni martyre, ni guerre sainte — ce qui n'exclut pourtant ni l'enthousiasme ni la ferveur : c'est que cette religiosité se conjugue tout naturellement avec un *hédonisme* généralisé dans lequel on a pu voir un autre trait caractéristique de notre temps, et qui illustre vraisemblablement aussi l'une des principales *ruptures* du vécu religieux, à une époque qui n'accepte plus de sacrifier la *jouissance du présent* aux promesses de quelque paradis extramondain ou de quelque avenir radieux.

Voici d'ailleurs peut-être l'un des aspects les plus déroutants de la mutation actuelle du religieux, et aussi l'un des plus décisifs, auquel il importe dès lors de rester attentif, si tant est que l'on souhaite vraiment comprendre quelque chose aux transformations culturelles de notre temps.

Références bibliographiques

Berger, Peter L. (sous la direction de), *Le réenchantement du monde*, Bayard, Paris, 2001.

Bibby, Reginald W., *Fragmented Gods. The Poverty and Potential of Religion in Canada*, Irwin, Toronto, 1987 (tr. fr. sous le titre : *La religion à la carte*, Fides, Montréal, 1988).

Lyotard, Jean-François, *La condition postmoderne*, Minuit, Paris, 1979.

Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion — à l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle*, Liber, Montréal, 1999.

Ménard, Guy et Eve Paquette (sous la direction de), *Religion et postmodernité, Religiologiques*, 19, Montréal, 1999.

Rivière, Claude, *Les rites profanes*, PUF, Paris, 1995.

2757 mots (hors titre, signature et biblio)